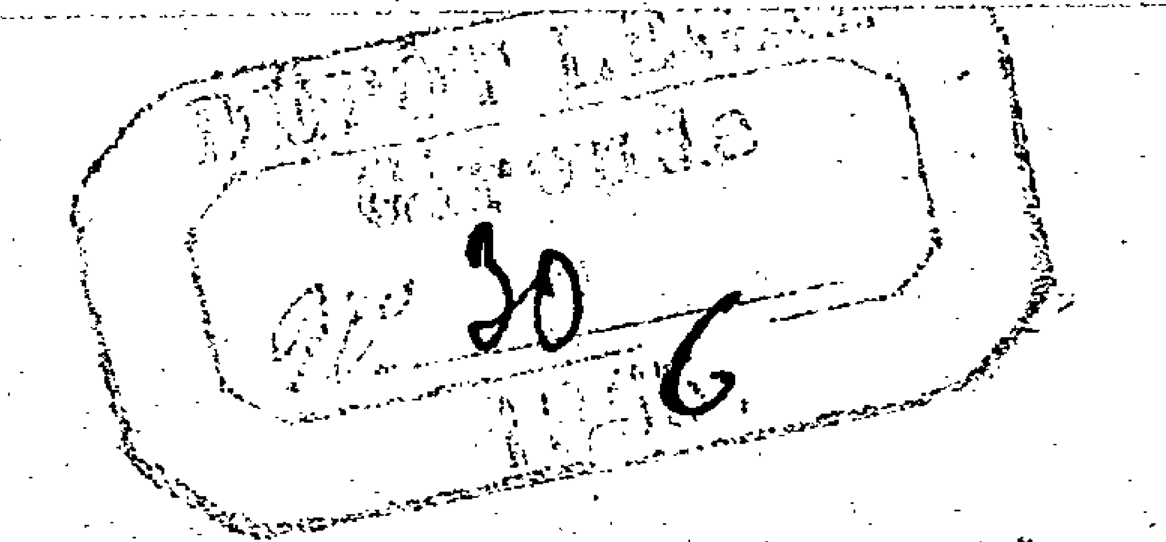


L'UNION SPIRITE BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PREMIÈRE ANNÉE — N° 29. — 1er JANVIER 1866.

COUP D'ŒIL RAPIDE SUR LA MARCHE DU SPIRITISME EN 1865

Encore une année d'écoulée, et le spiritisme, depuis si longtemps honni par la science, anathématisé par les clergés de toutes les religions, ridiculisé, bafoué, déclaré cent fois mort par la presse de toute dimension et de toute couleur, arrive pourtant à la nouvelle étape, non pas encore triomphant et glorieux, mais plein de force, de santé et de vie, plein surtout de confiance dans sa propre cause et d'espérance en l'avenir.

Il n'est pas sans utilité, croyons-nous, dans l'intérêt surtout de l'histoire de l'établissement du spiritisme, histoire que nos neveux auront à faire un jour, de nous arrêter de temps en temps sur la route et de jeter un coup d'œil sur les accidents de toutes sortes, bons et mauvais, qui ont signalé la marche de l'étape que nous venons de parcourir ; et le renouvellement de l'année est, pour cela, une occasion trop précieuse pour que nous n'en profitions pas.

1865, du reste, ne doit pas passer inaperçu dans les annales du spiritisme. On peut dire qu'à cette date a commencé d'une manière sérieuse la phase de la persécution que nos amis de l'erraticité nous avaient annoncée depuis longtemps déjà comme nous étant nécessaire pour sanctionner l'œuvre

spirite, et de laquelle, par conséquent, les vrais adeptes n'ont pas été surpris. Mais ce que nous avons enduré jusqu'ici n'est bien certainement que le prélude de la grande lutte qui viendra bientôt nous assaillir et à laquelle nous devons être préparés.

L'année s'est ouverte par des procès : procès faits à des individus isolés, qui n'ont, par conséquent, rien de commun avec la doctrine ; mais dans lesquels les ennemis naturels du spiritisme, toujours à l'affût de ce qui peut jeter sur lui un reflet de ridicule ou d'infamie, se sont empressés de voir la condamnation de la doctrine elle-même, et, oubliant que la première condition de succès d'un bon critique est la sincérité, ils se sont fait un devoir de travestir indignement les faits dans leurs compte-rendus marqués au coin de la plus grande partialité unie à la malveillance la plus complète. Dans la *Voix d'Outre-Tombe* que nous dirigions alors, nous avons dit notre façon de penser à cet égard ; passons.

Et puisque nous en sommes aux procès, pourquoi ne dirions-nous pas hautement que le spiritisme n'a rien de commun avec ces guérisseurs, *ou prétendus tels,* qui, exploitant au profit de leur bourse la confiance de leurs semblables se sont vu condamner pour escroquerie, à Lyon et à Bordeaux notamment, dans le courant de l'année qui s'achève. Avant de mettre de pareils procès sur le compte du spiritisme, les critiques feraient bien d'étudier un peu sérieusement ce dernier et ils verraient que, loin de les soutenir, la doctrine spirite désavoue et condamne hautement tous ceux qui veulent faire *métier* d'une faculté qui ne leur appartient pas et peut, par conséquent, leur être retirée au moment même où ils en auraient le plus besoin pour l'exercice de ce *métier* auquel ils se sont adonnés en imprudents et en aveugles. Mais les critiques n'y regardent pas de si près ; oubliant ou feignant d'oublier que les meilleures choses sont précisé-

ment celles que le charlatanisme s'attache à exploiter le plus, ce qui ne détruit nullement la réalité et la bonté de ces choses, ils ne voient partout, dans toutes les jongleries, dans toutes les escroqueries, dans toutes les captations dont les péripéties se déroulent sur les bancs de la police correctionnelle que des agents spirites, que le spiritisme lui-même personnifié et alors, tout d'une voix ils s'écrient : Haro sur le spiritisme! et ils le signalent au pouvoir civil comme l'abîme monstrueux et sans fond dont la gueule béante menace d'engloutir la société. Telle est l'idée qui a donné naissance à cet odieux pamphlet : *Crimes et folies du spiritisme* dont on a fait tant de bruit et auquel l'organe le plus répandu peut-être en France parmi la classe laborieuse, le *Petit Journal,* s'est empressé de donner le concours de sa publicité.

A côté des procès et comme leur conséquence naturelle, la presse qui, depuis quelque temps, nous avait laissé tranquilles, nous a assailli de toutes parts, nous accablant des injures les plus grossières et des épithètes les plus ignominieuses qu'il soit possible à une plume de jeter sur le papier. S'il nous fallait ici faire la nomenclature des articles et de leurs auteurs, des brochures et des livres qui se sont, dans le courant de 1865, répandus contre nous, nous n'en finirions pas ; au surplus, à quoi a servi cette levée de boucliers, et que reste-t-il de tant de papier inutilement noirci pour déblatérer contre le spiritisme? A peine, chez quelques-uns, une vague répugnance qui s'effacera rapidement devant le désir de connaître qui s'est emparé de tous les cœurs. Mais un événement, pour nous bien remarquable, est venu mettre le comble à cette furieuse tempête littéraire déchaînée contre nous : Les frères Davenport sont venus à Paris et y ont donné leurs séances ; on sait ce qui est arrivé, on sait la croisade sainte que les mille voix de la presse ont prêchée

sur tous les tons, et enfin, par quelle odieuse tactique le spiritisme a été accusé, condamné et exécuté pour un crime qu'il est le premier à condamner lui-même : L'exploitation des relations avec les morts. Au milieu de ce concert discordant de voix injurieuses, au milieu de ces clameurs grossières qui, parties de la capitale, envahissent de toutes parts la province, la voix sincère des spirites ne peut se faire entendre ; et, comme dans une discussion à laquelle assistent quarante millions d'auditeurs, ceux qui font le plus de bruit sont ceux qui sont le plus applaudis par la foule, les cris furibonds de nos détracteurs ont été pris pour l'expression complète de la vérité, et le spiritisme a été encore condamné par l'opinion des masses. Mais si l'erreur peut avoir un jour de triomphe et de gloire elle sait bien que la vérité finit tôt ou tard par apparaître à tous les yeux. C'est là la réaction inévitable qui déjà commence à se produire, maintenant que l'orage est passé. Alors, plus la publicité donnée aux attaques aura été grande et plus grand aussi sera le triomphe de la vérité qui augmentera également en raison directe de la violence et de l'absurdité des moyens employés pour la combattre.

Et ici, rendons justice aux quelques plumes d'élite qui ont refusé de se laisser emporter par le ridicule enthousiasme de leurs camarades et ont su, dans le sang-froid et le calme qu'elles n'ont pas perdu, distinguer la différence existant entre les faits et gestes de quelques industriels et une doctrine qui a pour base la toute perfection de Dieu et l'immortalité de l'âme. Flamel, de la *Patrie ;* H. de Pène, de la *Gazette des Étrangers ;* Aurélien Scholl, surtout, du *Nain Jaune,* ont prouvé qu'on peut croire aux Esprits sans cesser d'être homme d'esprit et de talent, et leurs critiques judicieuses, se distinguant d'une manière si profonde de celles de leurs confrères furibonds, n'ont pas peu contribué à appaiser la tem-

pète furieuse et à préparer cette réaction dont l'effet déjà commence à se faire sentir aujourd'hui. Gloire leur soit rendue pour leur courage et pour leur fermeté !

Si, en 1865, la presse a levé contre nous le ban et l'arrière-ban de ses soldats, constatons-le aussi, en France, du moins, le clergé catholique a baissé le diapason si élevé, l'année dernière, de ses attaques et de ses anathèmes. Sans doute nous ne devons pas nous flatter d'avoir triomphé de l'esprit de parti qui anime la caste sacerdotale ; sans doute nous ne devons pas oublier que, fidèle aux errements qu'elle a toujours suivis, elle est toujours prête à nous condamner et à lancer sur nous ses foudres du haut de cette chaire de vérité, de charité et d'amour dont ses enfants se disent les seuls dépositaires ; sans doute aussi avons-nous été compris dans cette excommunication maladroite autant qu'intempestive que le successeur de saint Pierre, entraîné par des influences funestes, a lancée sur la tête des francs-maçons et de toutes les sociétés, quel que soit leur but, qui se sont formées en dehors du patronage de l'église de Rome ; mais il n'en est pas moins vrai aussi que les attaques personnelles sont devenues moins nombreuses et que les armes que nous opposaient sans cesse nos adversaires religieux : le diable et l'enfer éternel, se sont brisées entre leurs mains sans nous faire aucun mal. Aussi, à part le long travail que le R. P. Fumeaux, épouvanté des proportions grandioses que prenait à Montauban la marche du spiritisme, a publié dans cette ville et que nous nous sommes attaché à réfuter dans le premier volume de cette *Revue;* à part quelques actes d'intolérance religieuse, tels que celui du curé de Saint-Nicolas que nous avons rapporté dans le n° 18, un silence presque complet a signalé, cette année, la tactique des cléricaux, et c'est à peine si quelques sentinelles égarées oubliant que, si la guerre n'est pas finie, du moins un armistice a été pro-

clamé, se sont hasardées à tirer encore quelques coups de feu qui se sont perdus dans le vide.

Et maintenant, qu'a fait le spiritisme au milieu de ce tohu-bohu d'attaques incessantes et d'accusations d'infamie! Fidèle à ses principes, confiant dans sa force et dans l'avenir d'une cause qui ne saurait être détruite car c'est la cause du progrès, il a continué paisiblement sa marche et, en dehors des répliques serrées, remplies de bon sens et de logique par lesquelles il s'est appliqué à réduire à néant les arguments de ses adversaires, il a doté la science spirite de plusieurs livres dont nos ennemis proclameront en vain l'inutilité ou l'erreur et parmi lesquels nous ne citerons en passant que le *Ciel et l'Enfer,* de notre infatigable Allan Kardec, et les *Bardes Druidiques,* synthèse philosophique au XIX[e] siècle, que notre ami et non moins infatigable lutteur, André Pezzani, a publié il y a à peine quelques mois.

N'oublions pas de le constater également : si le spiritisme, dans l'ordre matériel, vient d'entrer dans la phase des persécutions, il a fait aussi un pas immense en avant dans l'ordre philosophique. Plusieurs de ses organes en France, ont enfin secoué et rejeté bien loin d'eux ce mysticisme outré qui avait, dès le début, assailli un beaucoup trop grand nombre d'adeptes, et les grandes questions de l'origine de l'âme, de la qualité des Esprits qui se manifestent ordinairement à nous, de la valeur intrinsèque des communications médianimiques, etc., etc., ont été, sinon, résolues entièrement, du moins attaquées carrément et éclairées d'une lumière ardente qui nous permet d'espérer une solution bien prochaine.

Ne nous décourageons donc pas, et si plusieurs de nos frères présumant trop de leurs forces ont été obligés, après avoir déployé une ardeur digne d'un meilleur sort, de se retirer de la lice, n'oublions pas que la victoire ne s'obtient

qu'après de grands efforts et que, souvent, ceux-là même qui par leurs travaux ont le plus contribué à la préparer sont moissonnés au moment où le succès allait couronner leurs efforts. Honneur donc au courage malheureux! Honneur à ceux de nos frères dont les journaux sont restés sur le champ de bataille de l'idée! Loin de nous décourager de leur mort prématurée, serrons nos rangs et, nous unissant plus intimement encore par les liens de la charité, de la fraternité et de la solidarité, affrontons gaîment et avec confiance la bataille qui s'apprête, et montrons-nous les véritables champions de l'avenir et du progrès.

Avant de clôturer cette revue beaucoup trop rapide des événements spirites accomplis pendant l'année qui vient de se finir, nous ne pouvons nous empêcher de consigner ici des réflexions qui nous ont été suggérées bien souvent et que nous n'avons aucun motif de laisser sous le boisseau. Pourquoi le cacherions-nous? Beaucoup de ceux qui se disaient spirites et qui s'étaient déclarés tels alors qu'ils ne voyaient aucun nuage à l'horizon, sont rentrés dans leurs trous et même ont renié leur foi, aussitôt que l'orage a obscurci le ciel et que sont tombés comme grêle le dédain, l'ironie, la calomnie, l'injure, avant-coureurs de la lutte qui se prépare et qui couronnera l'œuvre pénible et difficile des initiateurs. Et s'il est vrai de dire que l'idée spirite a toujours progressé et a, peu à peu, conquis droit de cité parmi nous, il n'en est pas moins vrai aussi que le nombre de ceux qui se disaient spirites a rapidement diminué et que nos expériences médianimiques, nos réunions fraternelles, nos études scientifiques se sont considérablement ralenties. Beaucoup, sans doute, n'osant pas affronter ouvertement les épithètes grossières qui se sont un instant attachées au titre de *spirite,* ont déserté nos réunions et, concentrés en eux-mêmes, n'en ont pas moins continué dans l'intimité des travaux que, plus

tard, ils publieront au grand jour ; mais dans le nombre, combien que les obstacles ont effrayés et qui se sont laissé gagner par un indifférentisme profond, sinon par l'incrédulité ou le fanatisme desquels ils s'étaient naguère affranchis ! Devons-nous nous en plaindre ? Non, sans doute. Le spiritisme n'a rien à gagner du concours des hommes qui ne savent pas opposer la grandeur des sacrifices à la grandeur des difficultés et des obstacles, et dans les temps de persécutions et de luttes, les timides et les peureux ne peuvent que nuire à la cause qu'ils ont prétendu embrasser. Que les convaincus marchent donc en avant sans s'inquiéter de la désertion de leurs frères et qu'en triomphant de tous les obstacles ils leur rendent plus facile à parcourir cette route parsemée d'écueils qu'ils n'ont pas pas eu le courage d'affronter.

Que Celui surtout qui préside aux destinées de l'Univers veille sur ses enfants et que sous sa puissante égide nous entrions avec confiance dans la lice, persuadés qu'il saura bien assurer le triomphe de la bonne cause lorsque les temps seront venus.

AUG. BEZ.

Correspondance

Chartres, le 20 décembre 1865.

Monsieur,

La création est-elle co-éternelle à Dieu ? Je m'explique : est-elle inséparable de l'idée même de ce grand Être, de sorte que si vous admettez Dieu vous ne pouvez plus sans être absurde le concevoir autrement qu'agissant *ad extra ?* Oui, ai-je dit dans ma dernière lettre. Je suis heureux d'avoir été si bien compris par M. Guérin. J'ajouterai cependant, pour rendre toute méprise impossible, que même ce temps fini

dont parle votre savant correspondant et qui, selon lui, forme toujours interstice entre toute cause agissant comme telle et l'effet qu'elle produit, ne saurait aucunement exister entre la cause infinie et l'œuvre qu'elle a fondée, car ce temps, finiment petit, outre qu'il ne se comprendrait pas dans celui chez qui l'ombre même d'imperfection ne saurait exister, acquerrait par la nature même des choses, dans le domaine de l'infini, des proportions infinies et ainsi nous rejetterait forcément dans l'opinion de la création dans le temps, c'est-à-dire de cette création étroite, vulgaire, dépourvue de grandeur et hérissée de difficultés logiques qui ont de tout temps fait le tourment des penseurs attachés à cette opinion.

A ces réflexions, cher Monsieur, je me permettrai de joindre ce passage du *Livre des Esprits,* qui, selon moi, les confirme pleinement :

« La matière est-elle de toute éternité comme Dieu, ou bien a-t-elle été créée par lui dans un temps quelconque?

» Dieu seul le sait. Cependant il est une chose que votre raison doit vous indiquer, c'est que Dieu, type d'amour et de charité, n'a jamais été inactif. Quelque éloigné que vous puissiez vous représenter le début de son action, pouvez-vous le comprendre une seconde dans l'oisiveté? »

Dans le même numéro de votre revue, M. Pezzani touche cette question, et, tout en la déclarant insoluble, se prononce nettement pour une création accidentelle. L'éminent publiciste n'a-t-il pas confondu deux choses essentiellement distinctes : la compréhension adéquate de Dieu et la création? La première, il la déclare avec raison à tout jamais impossible, mais la création, quelque mystérieuse et incompréhensible qu'elle nous paraisse encore, pourrait bien être accessible à des intelligences mieux douées que les nôtres.

Votre tout affectionné, QUÔMES D'ARRAS.

Paris, 19 décembre 1865.

Mon cher Monsieur Bez,

Je trouve enfin quelques heures de loisir tranquille et je vous les consacre ; il y a si longtemps que je n'ai eu le plaisir de m'entretenir avec vous ; mais vous connaissez la tyrannie de cet éternel *primo vivere,* et, pour ma part, je n'ai pas eu l'avantage de participer à la fameuse entreprise de la rue Vaugirard. Excellent M. de Caston ! Les lauriers d'Anytus troublaient son sommeil et..... mais pourquoi parler de cela ? C'est bien plus son affaire que la nôtre. M. de Caston ignore tout simplement qu'il y a aujourd'hui une chevalerie de la plume, tout aussi bien qu'il y a une chevalerie de l'épée et que noblesse oblige ; c'est qu'apparemment il n'a point encore reçu ses éperons. Monsieur de Caston n'en est pas moins un instrument utile ; seulement je suppose qu'il ne se doute guère de son genre d'utilité.

Dans le jeu harmonique des lois de la nature, où rien n'est perdu pour l'ensemble, tout effort, favorable ou contraire au bien, provoque inévitablement un dégagement de vérité ou une précipitation d'erreur. Tout être qui se meut, dans quelque sens qu'il le fasse, est un agent direct utile ou un réactif nécessaire ; c'est ainsi que tout acte lâche, par exemple, soulève la conscience publique, et ajoute un degré de plus à son horreur pour la lâcheté. L'auteur du mal en pâtit, mais la masse y gagne, et la victime est toujours celle qui y gagne le plus.

Combien, la plupart du temps, les hommes sont loin de se douter du vrai rôle qu'ils jouent ! De tous tant que nous sommes, celui qui dirait : — Voilà mon but prochain et je l'atteindrai, — serait au moins fort imprudent ; nous marchons tous vers une destinée certaine, mais combien souvent ce que nous croyons être notre but prochain se trouve-t-il

rejeté loin de côté? C'est surtout ce qui arrive à quiconque prétend plier l'opinion à ses vues et n'avoir besoin pour cela que de sa volonté. C'est là l'erreur de nos journalistes, lorsqu'ils s'imaginent, de la meilleure foi du monde, régler la pluie et le beau temps, faire ou défaire au gré de leur plume, parce qu'ils ont des abonnés. La vérité est qu'ils en disent beaucoup plus qu'ils n'en font : ils réveillent et concentrent les idées, voilà tout; et c'est déjà un assez beau rôle. Un journal pas plus qu'un homme ne fait l'opinion; c'est l'opinion qui fait la fortune d'un homme ou d'un journal, lorsqu'ils ont le bonheur de trouver le chemin de la conscience publique. Aussi la théorie contraire, erreur bien légitime chez les matérialistes ou les partisans de l'âme neuve, serait une absurdité chez les spirites. De même qu'il n'y a point de triomphe possible pour une idée vraie, si elle n'existe préalablement à l'état latent dans les consciences, de même aucun effort humain ne saurait l'empêcher de s'y réveiller si elle y est. C'est pour cela que le progrès est incompressible, parce que chaque génération nouvelle est en progrès sur la précédente, et non parce qu'elle trouve en naissant toute l'accumulation du passé. Cette accumulation qu'on lui présente est un auxiliaire, un aliment nécessaire, mais il n'est pas la cause première du progrès. Dites cela à nos adversaires, ils vous riront au nez, et leur confiance en eux-mêmes n'en sera pas un moment ébranlée, jusqu'à ce que l'expérience viennent leur montrer la réalité, et en cela ils sont de bonne foi. Ils sont tellement convaincus de leur supériorité intellectuelle, qu'ils ne doutent pas un instant de l'infaillibilité de leur jugement. Or, ils croient tout connaître, donc à quoi bon examiner, quand on sait tout? Est-ce que les juges de Galilée, déjà tant de fois nommé, ne croyaient pas de bonne foi à l'immobilité de la terre? Mais ils faisaient plus qu'y croire, ils en étaient sûrs, parfaitement sûrs, aussi sûrs que

les matérialistes sont certains de n'avoir pas d'âme! Chaque individualité arrive avec ses aptitudes particulières, comme chaque génération arrive avec ses aptitudes générales, et lorsqu'en vertu de ces aptitudes, l'une et l'autre sont entrées volontairement dans une voie bien déterminée, on peut dire qu'en général, c'en est fait pour l'existence présente : elle y passera tout entière. Lorsqu'un système faux est entré dans un cerveau, il n'est guère plus facile à en déloger qu'une vérité démontrée.

A propos de système, je vous avoue que je m'intéresse singulièrement à celui de *Le Monde avant le Monde*, et que je suis curieux de voir la collection complète des graves enseignements dictés à ce bon et estimable vieillard qui m'inspire une sympathie véritable pour son énergique bonne foi; et, mon cher directeur, permettez-moi de ne pas être de votre avis lorsque vous faites des vœux pour la disparition de cette publication étrange; ce serait vraiment dommage, car elle me paraît un des sujets les plus utiles à étudier; ces sortes de documents sont bons à recueillir, et on ne saurait trop en accumuler dans les annales du spiritisme pour l'instruction des adeptes futurs. Un des plus dangereux écueils pour la science spirite est l'excès de crédulité dont ne sont pas exemptes au début les intelligences même les plus solides, tant les idées sont renversées tout d'abord, surtout chez les médiums. Je sais bien que cela ne dure pas chez tous, mais il vaudrait mieux que cet effet ne se produisît point, et il suffit qu'il se prolonge chez quelques uns, pour qu'il y ait nécessité d'y obvier. Le spiritisme ne sera véritablement une étude scientifique que pour le spirite, qui comprendra que les communications médianimiques ne sont que des opinions personnelles des Esprits et non des révélations divines. Tant qu'elles auront ce dernier caractère, elles seront un élément de discorde, une source d'anathèmes de la part des crédules

contre les libres penseurs, et, qui sait, peut-être une riche mine à exploiter dans l'avenir par certaine industrie, aux dépens des crédules eux-mêmes. Car si M. de Caston dans sa fiction a souillé sa plume par des insinuations perfides, calomnieuses et des exagérations extravagantes, il n'est pas toujours passé à côté du possible.

En prévision d'une extension prochaine de la doctrine, on ne saurait donc trop tôt ni trop vulgariser un spiritisme rationel, exempt de tout mysticisme ; et il n'en sera ainsi que lorsque les spirites, dans leurs études ou leurs discussions, adopteront le sens de cette formule : « Je penche pour telle opinion parce que je la comprends et ne comprends point telle autre, » au lieu de celle-ci : « Je suis de cet avis parce que c'est l'avis de saint Pierre ou de saint Paul, en Esprits. »

Je crains bien qu'on ne m'accuse aussi d'irrévérence, et pourtant Dieu sait si j'ai la conscience tranquille sur ce point. J'avoue qu'il y a trois ou quatre ans, je n'aurais même pas osé penser ce qu'aujourd'hui j'ose dire ; mais depuis ce temps j'ai vu et entendu tant de choses, que je me crois parfaitement autorisé à revenir de l'enthousiasme des premiers jours. Je déclare donc que s'autoriser d'une communication, parce qu'elle est signée d'un nom vénérable, pour jeter le blâme sur une idée émanée d'un de nos semblables, c'est quelque chose comme un abus de pouvoir, car c'est abuser du prestige qu'aux yeux de beaucoup de gens, les communications exercent bien plus par leur origine que par la valeur de leurs raisonnements. Si donc j'étais médium et que j'eusse à combattre une idée adverse, je pourrais consulter ou ne pas consulter mes Esprits familiers, en cela chacun est libre, mais à coup sûr je formulerais moi-même mon attaque ou ma défense, et j'en prendrais seul la responsabilité.

Les Esprits, en raison de l'impossibilité du contrôle, ne doivent avoir que voix consultative, la voix délibérative appartient aux seuls incarnés. Quant aux discussions purement philosophiques, il est fort douteux, à de rares exceptions près, que le médium, qui n'est pas de force à soutenir une thèse par lui-même, soit apte à recevoir des Esprits une argumentation plus vigoureuse que la sienne. Les Esprits peuvent, comme les incarnés, réveiller en nous des idées qui sommeillent. C'est pourquoi il est toujours bon de les consulter ; il n'y a jamais trop de stimulants ; mais chez le médium écrivain où n'existe pas la trace antérieure d'une idée, les Esprits ne la feront pas naître ; donc, règle générale : les communications sont le thermomètre des facultés du médium ; et souvent elles leur sont inférieures, car sans aller en chercher bien loin l'exemple, si je compare certaines communitions obtenues par M. Guérin aux productions de sa propre plume, certes, bien que ces communications soient sans contredit d'un ordre supérieur, le résultat de la comparaison n'est pas toujours en leur faveur. Et je n'entends point parler ici de la correction du style, mais seulement de l'ordre, de l'arrangement, de la nature même des idées. Je sais parfaitement qu'une communication écrite au courant de la plume, sans corrections ni ratures, par une main étrangère à l'intelligence qui conçoit, ne saurait avoir ni l'élégance, ni le poli d'un article élaboré et remanié à loisir. — Mais le style n'est que la parure, et, dans ses atours, l'erreur rivalise souvent avec la vérité ; c'est donc l'idée seule qu'il faut voir.

Vous voyez, mon cher directeur, que sous le rapport du rôle des Esprits qui se communiquent généralement, je me range entièrement à l'avis de M. Pezzani.

Agréez l'expression de mes sentiments dévoués,

Z.

Variétés

LES FRÈRES DAVENPORT A SAINT-CLOUD

Beaucoup de journaux ont reproduit le compte-rendu suivant que M. A. Laynaud a publié dans le *Journal Illustré* du 19 novembre, de la séance donnée à Saint-Cloud à S. M. l'Empereur par les frères Davenport :

MM. ROBIN ET DAVENPORT

Finis coronat opus.
La fin couronne l'œuvre.

Le dernier coup de grâce vient d'être porté aux frères Davenport et à leur charlatanisme spirite, il y a une dizaine de jours, et le coup leur vient d'en haut : il part de la cour. L'Empereur a voulu voir de ses yeux la jonglerie qui avait fait rire tout Paris, ou plutôt il a voulu en rire à son tour, et un soir il a mandé les deux médiums américains à Saint-Cloud pour y donner la représentation de leurs exercices ; mais le lendemain (leçon salutaire) il invitait M. Robin, l'anti-spirite, à venir répéter devant la cour la parodie que cet ingénieux prestidigitateur avait faite de la charge des Yankees. Le rire fou, le rire homérique dont Leurs Majestés ont été les premières à donner le signal, a vengé tout le long de la soirée le bon sens français, auquel les jongleurs d'outre-mer voulaient s'en prendre. A l'issue de cette seconde séance, où les assistants déridés ont pris leur revanche de la veille, les félicitations dont l'Empereur et l'Impératrice ont gratifié M. Robin ont dû être pour tous une véritable profession de foi. Aussi n'avons-nous pas eu tort de dire en commençant, que c'était là le dernier coup de grâce porté aux Davenport.

Et tout d'abord, pour l'édification de ceux qui ne s'en sont pas rendu compte par eux-mêmes en assistant à ce spectacle chez M. Robin, si toutefois il est de ces gens dans Paris, tant l'affluence a été et est encore grande à son théâtre, disons donc que chez lui tout s'y passe à la grande lumière du gaz, tandis que chez les frères les lumières sont baissées à un tel point qu'on y distingue à grand'peine quelque chose ; la question est déjà posée, de cette façon, nettement : Entre les Esprits des lumières et ceux des ténèbres, la victoire ne

saurait être douteuse. Mais il y a plus, les Davenport sont deux dans leur armoire à trois portes ; le médium de M. Robin n'a pas de frères dans la sienne pour l'aider, et elle ne se ferme que par deux portes. Les premiers se font attacher avec sept ou huit bouts distincts de cordes, l'autre se sert d'une corde de quinze mètres de long, d'un seul morceau ; vous ne pouvez savoir ce qui se passe dans la boîte des Davenport, puisqu'ils s'y enferment ; mais M. Robin, lui, laisse tout ouvertes les portes de son armoire, et l'on voit son médium accomplissant « coram populo » le charivari spirite, et faisant apparaître les mains (les siennes, bien entendu). Je vous défie de garder votre sérieux devant la pantomime désordonnée à laquelle le public assiste au théâtre Robin, assaisonnée surtout, comme elle l'est, des remarques piquantes du spirituel metteur en œuvre de cette scène.

A. LAYNAUD.

De leur côté les frères Davenport écrivaient, le 30 octobre, au rédacteur du *Spiritual Times*, à Londres :

Cher Monsieur,

Dans l'après-midi de samedi dernier, 28 octobre, nous reçûmes l'invitation de nous présenter le même jour à huit heures au palais de Saint-Cloud. Il était alors plus de cinq heures, et comme nous n'avions fait aucune démarche pour solliciter un pareil honneur, nous étions pris au dépourvu, et le temps nous semblait insuffisant pour faire emballer, transporter et établir le cabinet à l'heure indiquée. Ayant immédiatement fait connaître à Saint-Cloud notre crainte à cet égard, il nous fut répondu que l'Empereur nous attendait, et qu'un peu de retard dans ces circonstances serait parfaitement excusable.

Nous n'arrivâmes au palais qu'à neuf heures et fûmes admis devant l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial. Il y avait environ une trentaine de personnes. Nous avons su depuis que l'Empereur n'avait eu connaissance de notre présence à Paris que ce jour-là, car, trompé par les mensonges de la presse, il nous croyait en Allemagne. Pendant qu'on établissait le cabinet, ce qui prit près de trois quarts d'heure, Sa Majesté en examinait minutieusement chaque partie. Tout étant prêt et tout le monde s'étant assis, deux personnes s'avancèrent et commencèrent à nous lier

d'une façon très habile ; l'Empereur se tenait près de nous et examinait chaque corde et chaque nœud. L'Impératrice croyant que la corde devait nous blesser aux poignets, voulut bien ordonner qu'elle fût lâchée un peu, mais sur notre assurance qu'il n'en était rien, l'opération s'acheva. Les instruments ayant été placés dans le cabinet par une des personnes présentes et les portes étant encore ouvertes, le porte-voix s'élança soudainement en l'air et tomba près de l'Empereur. Ce fait se renouvela plusieurs fois à la forte lumière du gaz. Un des Messieurs entra dans le cabinet et reçut quelques manifestations *frappantes*.

En rendant compte à Leurs Majestés de ses impressions, il déclara que ce qui s'était produit pendant son séjour dans le cabinet, devait être le résultat d'une force étrangère, parce que nous étions restés, comme lui-même, parfaitement immobiles. Dans cette soirée furent obtenus d'autres phénomènes, qui ne se présentent que rarement. A la demande de l'Empereur, une montre fut prise de sa main et portée à différentes personnes. L'enlèvement de l'habit, les mains étant liées et les nœuds cachetés, provoqua des exclamations de surprise et d'admiration, car une bougie avait été allumée à temps pour voir l'habit traverser l'air. Nous croyons pouvoir affirmer, qu'après avoir assisté aux merveilles de cette séance, aucun des spectateurs n'a conservé le moindre doute sur la réalité des phénomènes.

Leurs Majestés, à la fin de la séance, ont daigné s'entretenir avec nous pendant une demi-heure et nous questionner sur les phénomènes et leurs causes, sur les conditions les plus favorables à l'obtention des manifestations, etc. Elles ont bien voulu nous exprimer toute la satisfaction et tout le plaisir que leur avait donné la vue de phénomènes aussi extraordinaires.

L'Empereur voudra probablement nous revoir dans des circonstances plus favorables et devant une société moins nombreuse. Comme vous le savez, nous allons recommencer nos représentations publiques; attendez-vous donc à quelques nouveaux scandales de la part de la presse.

Tout à vous,

DAVENPORT frères.

Paris, 30 octobre 1865.

(Traduit de *Spiritual Times*, par J. MITCHELL, de l'*Avenir*.)

Et maintenant, de ces deux versions, laquelle est-elle

vraie? Peut-être toutes deux; peut-être aussi, aucune. *La vérité vraie* arrive si difficilement jusqu'à nous!

Quoi qu'il en soit, nous avons cru opportun de faire connaître à nos lecteurs ces compte-rendus, afin qu'ils soient à même de juger combien peu il faut s'en rapporter aux appréciations de certains écrivains.

AUG. BEZ.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'Alcazar, de La Bastide, offre à ses nombreux habitués, côte à côte avec *La Femme à barbe, Rien n'est sacré pour un sapeur,* et autres productions genre Thérèza, *l'Armoire mystérieuse des frères Davenport,* qu'un artiste de Paris parodie d'une manière très grotesque : « Le spiritisme, le magnétisme et le mesmérisme y sont entièrement étrangers » dit l'affiche. Nous n'avons certes nulle peine à le croire.

A. B.

Communications médianimiques

—

PAIX AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

Bordeaux. — *Médium, M. A. Bez.*

« Gloire à Dieu, au plus haut des cieux; paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

Ainsi s'écrièrent les Esprits du Seigneur, lorsque leur voix mystérieuse vint, il y a dix-huit cent soixante-cinq ans, annoncer aux bergers de Bethléem l'incarnation de l'Envoyé céleste, de Celui qui venait apporter à la terre la loi d'amour,

de charité et de pardon qui fait de Dieu un père et non pas un tyran.

Jésus naquit, Jésus grandit, Jésus prêcha, et une des premières paroles qu'il laissa tomber de ses lèvres fut celle-ci, en apparence si opposée à celle des saints anges :

« Or, le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant ; et les enfants se soulèveront contre leurs pères et leurs mères et les feront mourir. Je suis venu apporter non la paix, mais l'épée ; car je suis venu mettre la division entre le fils et le père, entre la fille et la mère, entre la belle-fille et la belle-mère, et on aura pour ennemis ses propres domestiques (1). »

Et bientôt les événements confirmèrent grandement ces paroles. De toutes parts, la guerre s'alluma et les hommes se divisèrent ; de toutes parts, loin de s'unir autour du Messager d'amour, les hommes semblèrent ne pouvoir puiser dans sa doctrine sainte qu'une nouvelle source de discussions, de colères et de haines.

Ah ! c'est que les hommes auxquels vint s'adresser Jésus n'étaient pas des hommes de bonne volonté ; c'est que les passions de toutes sortes : l'orgueil, l'égoïsme, l'envie, l'amour des richesses, la soif de la domination et des jouissances matérielles régnaient en souveraines dans le cœur de ces hommes, qui attendaient bien un Messie chargé de relever leur orgueil national et de les délivrer du joug impérieux des Romains, mais qui ne voulurent nullement de Celui qui ne venait les délivrer que de la domination bien plus terrible des passions et des vices.

Aussi les chefs du peuple, les grands et les prêtres que sa doctrine venait contrarier dans la libre jouissance de leurs

1) *Évang. selon saint Mathieu*, chap. XI, v. 21, 34, 35 et 36.

odieux priviléges se rassemblèrent-ils pour le faire périr, et bientôt ils arrivèrent à le fouetter de verges, à lui cracher au visage et à le clouer sur le bois infâmant d'une croix, au milieu des plus indignes malfaiteurs, et tout cela aux cris acharnés et furieux d'un peuple tout entier qui répétait sans cesse : « Tue, tue, crucifie, crucifie ! »

Non, ces hommes n'étaient pas des hommes de bonne volonté ; et il le savait bien, Jésus le saint et le juste, lorsqu'il faisait entendre, quelques jours à peine avant le sacrifice du Calvaire, ces paroles déchirantes et pourtant si vraies : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, *mais ils ne l'ont pas voulu !* ».

Aussi la justice de Dieu vint-elle s'appesantir sur ce peuple ingrat et insensible. Jérusalem fut ravagée par le fer et le feu ; l'horrible famine, avec son noir cortége d'horreurs de toute espèce, déchira les entrailles des enfants d'Israël ; et, suivant la prophétie du Christ, pas une seule pierre ne demeura debout de ce temple superbe, l'orgueil et la gloire de la Judée.

Et pourtant, les Esprits du Seigneur disaient la vérité lorsqu'ils s'écriaient tous en chœur : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, » car la doctrine de Jésus, la doctrine de paix et d'amour, survécut à tous ces désastres et s'éleva triomphante et radieuse du milieu de toutes ces ruines. Mais les hommes qui l'avaient entendue de la bouche même du Maître ne purent en goûter les fruits, car ils ne furent pas des hommes de bonne volonté.

. . . .

Les siècles ont passé ; les Esprits du Seigneur ont une fois encore fait retentir les airs de ces paroles saintes : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ; paix sur la terre aux hommes

de bonne volonté ; » le spiritisme est venu, nouveau Messager de l'Éternel, proclamer encore cette loi immuable, toujours pure, toujours la seule vraie : la loi d'amour et de pardon. Et, de même que, du temps de Jésus, son avènement a été marqué parmi vous par un redoublement de haines et de discordes intestines, de vos jours aussi la femme et le mari, le père avec le fils, le frère avec son frère sont divisés et s'acharnent les uns contre les autres à cause du spiritisme.

Ah ! c'est que les hommes d'aujourd'hui, comme les hommes d'il y a dix-huit siècles, ne connaissent d'autre voix que la voix des passions, des intérêts matériels, de l'orgueil et de cet égoïsme hideux qui fait de votre société une société de perfides et de bêtes fauves où celui qui a le talent de réussir à mieux exploiter ses frères est le plus heureux et le plus honoré, et où les dédains, la misère et la honte sont le triste partage de celui qui, trop bon ou trop faible, ne veut pas suivre l'exemple des méchants et des forts.

Spirites, ferez-vous comme les Juifs du temps de Jésus-Christ ? La paix que nous venons vous prêcher ne sera-t-elle le partage que des générations futures, et la vôtre sera-t-elle encore bannie du saint banquet de l'amour, de la charité, de la fraternité et du pardon ?

Oh ! prenez-y garde ! à vous incombe une grande tâche et aussi une grande responsabilité !

Faites, par vos vertus, votre charité, votre dévouement, votre complète abnégation, vos luttes incessantes contre les passions et les victoires remportées sur elles, faites que du haut des régions célestes où il plane tout en veillant sur vous, l'Esprit de vérité n'ait pas à vous adresser encore ces paroles :

« Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes ; mais ils ne l'ont point voulu. »

Ah ! veuillez, et vous pourrez. Veuillez, écoutez la voix de ceux qui vous crient sans cesse : « Perfectionnez-vous, travaillez à votre avancement moral et intellectuel, luttez contre vos passions, terrassez l'orgueil et l'égoïsme ; » soyez enfin des hommes de bonne volonté, afin que vous puissiez bientôt mêler vos voix à celles des Esprits du Seigneur et chanter avec eux ces paroles bénies :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux ; paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

UN ESPRIT SYMPATHIQUE.

L'ORAISON DOMINICALE

Suite (1)

Bordeaux. — Médium, M. A. Bez.

VII

PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES COMME NOUS LES PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS

Vous êtes le Dieu de pardon et d'amour, ô Père ! et vos mains, pleines de miséricorde sont toujours ouvertes pour recevoir vos enfants repentants. Mais, ce pardon que vous aimez tant à prodiguer à vos fils égarés, vous voulez qu'ils le méritent par un sincère repentir ; vous voulez surtout qu'imitant votre généreux et noble exemple, ils usent aussi du pardon envers ceux de qui ils croient avoir à se plaindre. C'est pour cela, ô Père ! que votre Messager céleste nous a appris à vous dire dans notre prière : « Pardonnons-nous

(1) Voir n° 26, pages 46 et suivantes.

nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Et comment voudrions-nous obtenir le pardon de votre sainte majesté si, nous-mêmes, nous le refusions à nos frères! Comment oserions-nous faire appel à votre indulgence et à votre bonté si nos cœurs demeuraient pleins de haine et de vengeance contre quelques-uns de nos frères qui, eux aussi, sont vos enfants, et auxquels, peut-être, vous avez pardonné leurs fautes avant de nous pardonner à nous-mêmes les nôtres! Ne sommes-nous pas tous pécheurs, mon Dieu! et n'avons-nous pas tous transgressé votre divine loi; qui que nous soyons, n'avons-nous pas aussi offensé quelques-uns de nos frères, et n'avons-nous pas besoin de leur pardon; n'avons-nous pas surtout besoin que ce pardon soit ratifié par le vôtre! Et comment pourrions-nous l'espérer, si notre cœur restait sourd aux supplications de nos frères et nous rendait incapables de leur pardonner!

Sans doute, Seigneur, vos faibles et imparfaites créatures ont de la peine à vaincre leurs imperfections, et parmi ces dernières, la haine, les désirs de vengeance qui en sont la conséquence ne sont pas les plus faciles à déraciner; mais vous le savez, ô mon Dieu! et c'est pour cela même que vous nous avez enseigné à élever nos âmes jusqu'à vous, afin que par une prière ardente nous allions puiser dans votre sein cette force qui nous fait défaut; c'est pour cela, Seigneur, que nous vous implorons, afin qu'un rayon de votre perfection infinie descende dans nos âmes et y efface la haine et le ressentiment et que, nous faisant comprendre combien nous sommes peu dignes de cette clémence que nous implorons de vous, nous ayons la force de chasser de nos cœurs la colère et la haine, et de les offrir en holocauste à votre justice et à votre amour.

Oui, Seigneur, que dans le sentiment de notre propre in-

dignité nous reconnaissions la nécessité où nous sommes de pardonner à nos frères, et que nous puissions chaque jour vous dire du fond de notre cœur : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

UN ESPRIT SYMPATHIQUE.

(La suite au prochain numéro.)

Notice bibliographique

LA SALUTE

GAZETTA MAGNETICO-SCIENTIFICO-SPIRITISTICA

Paraissant à Bologne (Italie) les 15 et 30 de chaque mois, depuis le 15 octobre 1865.

Prix de l'abonnement : Italie, 6 fr. par an ; étrangers, 8 fr. par an.

S'adresser au directeur, M. le professeur PIETRO D'AMICO, à Bologne (Italie).

LA GAZETTE DU MIDI DEVANT LE SPIRITISME

Une brochure grand in-8°, au profit des victimes du choléra. Prix : 1 fr.; franco, par la poste, 1 fr. 20. — A Marseille, chez Menjelli, 32 bis, rue Longue-des-Capucins ; à Bordeaux, au bureau de l'*Union spirite bordelaise*.

Bordeaux. — Imprimerie CHAYNES et MALICHECQ, c. d'Aquit., 57.